

Didier Blonde

Leilah Mahi 1932



folio

COLLECTION FOLIO

Didier Blonde

Leïlah Mahi
1932

enquête

Post-scriptum inédit de l'auteur

Gallimard

Couverture : Photo © Bernard Chevalier

Photo © Bernard Chevalier pour la photographie p. 12.

© *Éditions Gallimard, 2015, 2017 pour la présente édition.*

Didier Blonde est né à Paris en 1953. Il a déjà publié aux Éditions Gallimard *Faire le mort* (2001), *Baudelaire en passant* (2003), *Les fantômes du muet* (2007), *Un amour sans paroles* (2009), *Carnet d'adresses* (2009), *L'Inconnue de la Seine* (2012), prix Roland de Jouvenel de l'Académie française 2013, et *Leïlah Mahi 1932, enquête* (2015), prix Renaudot essai 2015.

À J.-B. Pontalis

... volontiers je n'écrirais que pour les morts.

BAUDELAIRE



LEILAH MAHI . 12 Aout 1932.

Je l'ai vu pour la dernière fois en octobre 2012, un mardi, comme mon ancien agenda en conserve la trace. Nous nous sommes retrouvés dans le petit bureau bas de plafond qu'il occupait au dernier étage de la maison d'édition, auquel on accédait par un étroit escalier en colimaçon et qui donnait sur le jardin intérieur, quelques arbres, avec, au fond, le pavillon de la Pléiade. Aux murs, des rayonnages de livres, ceux qu'il publiait, couleur bleu nuit, quelques photos, une affiche. Il avait achevé de prendre des notes de sa fine et minuscule écriture sur les manuscrits empilés à côté de lui, et terminé une de ces cigarettes qu'il fumait en cachette en laissant la fenêtre ouverte même en hiver, mais cela ne trompait personne, et nous étions allés, comme souvent, dans la rue d'à côté, au Bistrot de l'Université. La première table à droite en entrant, dans le recoin, celle qu'il réservait chaque fois pour déjeuner avec ses auteurs et ses amis. Lui, toujours le dos à la vitre. Il paraissait

en forme, rassuré. «J'ai vu mon médecin, tout va bien», m'avait-il dit. Il plaisantait, avait un vrai don d'imitateur (il disait souvent qu'il aurait aimé être comédien), et je me souviens qu'il avait encore contrefait ce jour-là avec le plus grand sérieux la voix de Sartre, métallique, tranchante, et celle de Lacan — «je cogite éperdument» — qu'il avait bien connus tous les deux. Les yeux pétillant de malice, sa grande mèche blanche en travers du front.

JB avait l'élégance de l'esprit et des manières. Sa présence était discrète, attentive, affectueuse. Jamais intrusive. Son humour léger. Pudique, il se racontait pourtant volontiers. Nostalgique, mais tout à la saveur du monde présent. Il était doué pour l'amitié.

Il m'avait posé des questions sur mon travail en cours. «Comment s'appelle-t-elle déjà?» Nous avons parlé de «Leïlah Mahi 1932» comme j'avais intitulé provisoirement le manuscrit dont je l'entretenais depuis quelques mois et qu'il devait publier l'année prochaine dans sa collection. «As-tu avancé?» Mais non, justement, cette fois je n'y arrivais pas, j'avais l'impression de tourner en rond, de me répéter, avec cette nouvelle enquête sur un fantôme, encore, celui d'une femme, morte, comme les précédentes, une histoire dans laquelle j'étais réticent à m'embarquer sans savoir où elle me mènerait. «Écrire, c'est se lancer dans une traversée sans boussole», m'avait-il dit. Étais-je condamné à

refaire toujours le même livre? À fouiller à nouveau dans des archives, des bibliothèques, à hanter des cimetières, collectionner des adresses, tracer des itinéraires dans les rues de Paris sur la piste de tous ces disparus, ces acteurs et actrices de cinéma oubliés depuis si longtemps, auxquels j'avais consacré déjà plusieurs ouvrages et, dernièrement encore, à cette «Inconnue de la Seine» Maintenant, c'était «l'inconnue du Père-Lachaise». Je ne savais pas par quel bout la prendre. En faire une fiction? Ou un récit? Il m'avait juste dit, sans insister : «La prochaine fois, apporte-moi quelques pages, on verra cela ensemble... Disons : après les vacances de Noël.» Ce qui avait suffi à me redonner confiance.

Qui d'autre m'attendait? Nous étions quelques-uns à savoir que nous n'aurions pas écrit nos livres s'il n'avait pas été là. À nous accueillir dans sa collection hors cadre, en marge des genres, qu'il considérait comme une partie de son œuvre. Chacun se sentait privilégié dans les tête-à-tête. Il nous réunissait parfois pour des séances de lecture en public, nous avons fini par nous ressembler et j'avais compris que son amitié s'enrichissait d'être ouverte et partagée.

Cela faisait une dizaine d'années que, l'air de rien, d'un simple mot parfois, il m'incitait, d'un texte à l'autre, à aller toujours un peu plus loin, à me mettre davantage en jeu. «Pour faire entendre sa voix, il n'est pas nécessaire d'employer le "je",

on peut en dire souvent beaucoup plus à la troisième personne», ce qu'il faisait lui-même, par à-coups, dans ses propres livres, en livrant, de biais, les fragments dispersés d'un autoportrait. «Rien n'est jamais acquis, chaque fois, tout est à rejouer», et il se disait toujours aussi démuni et intimidé avant de commencer. Une seule fois, sa demande avait été plus précise. «Là, il faut ajouter un dernier chapitre. Tu triches, tu t'escamotes à la fin comme dans un tour de passe-passe.» Nous avons terminé notre repas par un millefeuille, et nous étions vite allés prendre le café dehors, à l'angle de la rue du Bac, pour pouvoir fumer tranquillement en terrasse, au soleil. C'était encore une belle journée d'automne.

Mais il n'y avait pas eu de prochaine fois. Et, après les vacances de Noël, nous étions tous un peu perdus, au cimetière Montparnasse, immobiles pendant des heures dans le froid glacial et sous la neige qui s'était mise à tomber doucement le jour de son enterrement, auquel nous n'avions pas eu le temps de nous préparer. C'était allé trop vite. Une femme, dans l'assistance, s'était évanouie, que les pompiers étaient venus secourir. Son plus ancien ami m'a dit : «C'est un mauvais coup qu'il nous a fait.» L'assemblée s'était dispersée par petits groupes dans les cafés des environs.

Il était mort le jour même de son anniversaire, le 15 janvier, comme s'il avait choisi la

date en déjouant les caprices du hasard, ce qu'il avait souhaité et écrit plusieurs fois lui-même en confiant ce secret qu'il s'était fabriqué dans son enfance. « Curieuse conviction qui me faisait confondre et pour ainsi dire marier la naissance et la mort. » La boucle était bouclée, personne n'y voyait une simple coïncidence. Peut-être était-ce la façon la plus douce d'entrer dans l'ordre du monde. « Comme il a bien fait les choses ! » m'a confié B. quelque temps plus tard. Parmi les « vœux non exaucés (à ce jour) » dont il avait dressé plaisamment la liste dans un de ses ouvrages (« Faire rire aux larmes les spectateurs d'un café-théâtre et qu'ils en redemandent », « Gagner un tournoi de tennis contre un joueur beaucoup plus fort que moi », « Avoir connu mon père en jeune homme furtivement indocile »), celui-là aura été accompli.

Je suis resté des mois sans écrire, sauf un article, ici ou là, sur commande. Son dernier livre avait paru au printemps, posthume. J'ai eu beaucoup de mal à le lire, encore plus à le refermer.

Je me suis rappelé que, vingt ans plus tôt, il avait mis fin à la revue qu'il dirigeait avec un dernier numéro consacré à « l'inachèvement ». Et que, lors d'une rencontre organisée à la librairie de la place Clichy, je lui avais demandé, avant de nous quitter, de lire au public nombreux qui était venu l'écouter le passage où il parlait de la statue de Giacometti que l'on peut voir à la fondation

Maeght de Saint-Paul-de-Vence, appelée *L'Objet invisible*. Une femme, assise, joint ses mains, longues, effilées, sur un espace vide dans lequel il voyait « ce creux, cette absence qui est en chacun de nous... cet insaisissable que pourtant je tiens et qui me tient ».

Lui aussi aimait la compagnie des fantômes. Pour conjurer la mort qui revenait dans tout ce qu'il écrivait mais dont il répugnait à parler. Il chassait d'un geste de la main une pensée sombre, comme la fumée de sa cigarette, une moue légèrement crispée sur les lèvres. « Laissons cela... Raconte-moi autre chose. »

Et il avait été séduit par les yeux de Leïlah Mahi. Qui n'était pourtant pas une femme dans son genre, pas assez « naturelle » comme celles qu'il aimait, elle était trop maniérée peut-être. « Ça ne devait pas être une femme facile, m'avait-il dit en riant quand je lui avais montré sa photo. Est-ce pour cela que tu l'as choisie ? Pourquoi t'intéresses-tu à elle ? »

Le livre qu'il n'attendait plus est demeuré en chantier. Je pensais alors que j'en resterais là, en abandonnant définitivement cette enquête sur une disparue ouverte depuis trop longtemps, laissée en attente, reprise, combien de fois ? — et à laquelle je ne croyais plus.

Mais la photo de Leïlah Mahi est toujours là, devant moi, dans son cadre, avec ses yeux en noir

et blanc, qui me fixent, comme une énigme à déchiffrer. Et comment faire le tri dans cet amas de notes griffonnées sur des carnets au jour le jour, de documents d'archives récoltés à droite et à gauche, d'ébauches raturées, de brouillons interrompus que j'ai accumulés, et que, plus d'une fois, j'ai été tenté de détruire? Il n'est plus là pour me conseiller, m'indiquer une piste, me relancer, comme par inadvertance. Mais j'ai toujours sa voix dans l'oreille, chaleureuse, un peu étouffée par la fumée de ses cigarettes, et ses questions, lancinantes, en mémoire.

Cette femme, Leïlah Mahi, morte en 1932, qui m'obsédait depuis des années déjà, même si c'était par intermittence, et dont je ne parviens pas à me défaire, je l'ai découverte à retardement, en plusieurs fois, comme un reflet dans un jeu de miroirs.

Cinq ans avant ma dernière visite à JB, j'étais allé au Père-Lachaise sur les traces de Georges Perec dont je venais de relire *W ou le souvenir d'enfance*. C'était un jour de semaine. À l'entrée, sur le boulevard de Ménilmontant, des élèves entouraient leur professeur pour une visite du patrimoine. Je n'étais pas revenu dans ce cimetière depuis que j'avais leur âge, quand je pensais au père Goriot, à Esther Gobseck ou à Lucien de Rubempré que Balzac avait enterrés quelque part par ici et que je finirais bien par trouver, un jour. J'aimais me promener dans leur souvenir. Dans les allées, des touristes, un plan à la main, cherchaient à se repérer entre les divisions, les